



MARIGNAC : REVERIES D'UN BOXEUR SOLITAIRE

Par Daoud Boughezala

Excommunié du monde des lettres dès son premier roman en 1988 pour carence d'antifascisme, Thierry Marignac trace sa route loin des honneurs. Ce qui n'a rien d'un drame pour un antisocial.

Tirer le portrait de Thierry Marignac n'est pas chose aisée. Le romancier boxeur pare les louanges et réplique par une rebuffade du droit à la moindre approximation. Mais l'occasion est trop belle. Car, après un (trop long) passage par le purgatoire des écrivains, Marignac revient aujourd'hui avec deux livres en rafale : *Morphine Monojet* (Éditions du Rocher, 2016) et *Cargo sobre* (Éditions Vagabonde, 2016).

Lorsque je l'ai rencontré au milieu d'une soirée littéraire rassemblant quelques réprouvés, il m'a d'abord ignoré. Persuadé à raison que « *les transgressions d'hier sont les conventions d'aujourd'hui* », ce sanguin guéri des idéologies se méfie des anticonformistes brevetés, toutes estampilles confondues. Ce soir-là, je parvins néanmoins à le déridier dès lors que notre conversation roula sur sa traduction du polar jamaïcain *Rasta Gang*, dont il avait su restituer la langue singulière, mélange d'argot black et de prose élisabéthaine. Quelques semaines plus

tôt, j'étais allé chercher un exemplaire de ce roman en mains propres chez son éditeur Moisson rouge, au fond d'une cour du 12^e arrondissement dont le portail menaçait de s'effondrer. Croulant sous les impayés, la maison n'a pas tardé pas à mettre la clé sous la porte.

En m'ouvrant la porte de sa garçonnière bruxelloise, Marignac me racontait la succession de désordres qui devait le mener à sa traversée du désert, au fond d'un sous-sol dostoïevskien dont il ne sortait que pour faire du sport ou acheter son tabac à pipe et son pur malt avenue Louise. Plaisirs bien innocents, loin de la défonce à marche industrielle de ses 16 ans. Paysan du Paris des « *arpenteuses de bitume* » et des marlous dealers d'héro, le jeune Marignac a inspiré comme personnage quelques anecdotes bien senties au Marignac romancier, auteur de *Morphine Monojet*.

S'il y a beaucoup du post-ado Thierry dans le personnage de Fernand, l'un des trois pieds nickelés héroïnomanes de ce roman au style finement travaillé, le Marignac de l'âge d'homme a fait appel à son imagination pour composer l'intrigue. Dans le Paris encore populaire de la fin des années 1970, « *une époque qui ne connaissait encore ni les étiquettes magnétiques ni les codes-barres* », Fernand le fils de « *Phrance* », Al l'héritier ashkénaze et « *le Fils perdu* » arménien croisent sur leur chemin une somptueuse métisse mi-anglaise mi-omanaise. Entrepasée dans les archives de son père vétéran de l'armée britannique, sa morphine monojet est un fantôme vivant pour camés, une seringue injectant un dernier shoot de dopamine au condamné agonisant. Son vol par l'un des trois larrons emmène le lecteur dans un jeu de l'oie pour paumés en mal de romanesque, ayant en tête qu'« *il fallait bien orner de fioritures le brouillard de défonce, découper des formes, invoquer des puissances contre le vertige et l'ennui, la routine monotone du toxico* ».

Grâce au sport, le jeune Marignac a assez tôt décroché de l'héro pour se mettre à l'écriture de piges « *dans la presse postgauchiste* » (*Libé, Actuel*). Sonne alors l'heure du seppuku éditorial que Marignac s'inflige avec l'ardeur du samouraï. Ce sera *Fasciste*, récit à la première personne d'un étudiant bien né engagé à l'ultradroite par conviction et aspiration romantique. Faute de codicille antiraciste prenant ses distances avec son héros, le romancier à peine trentenaire paie plein pot les soupçons qu'il s'attire. À un polardeux coco de ses aînés qui l'accule à lui dire « *s'il en est ou pas* », Thierry répond « *Devine !* » avant d'inviter ce Vichinsky de troquet à poursuivre leur dialogue dans une petite rue sombre... Rétrospectivement, le Marignac de la maturité ne regrette rien. Son premier « *bouquin provo-punk* », réédité l'an dernier, est devenu culte aux yeux d'un brelan d'excommuniés. Après s'être grillé auprès d'une certaine presse, l'homme a poursuivi son bonhomme de chemin par la traduction. De l'anglais puis du russe, idiome de son complice Limonov, dont il épousa la femme fantasme Natacha Medvedeva dans

un mariage blanc noué au cœur des eighties. Quelque vingt ans plus tard, devenu quadra, Marignac se brisera les nerfs à rédiger la notice nécrologique de Medvedeva, poétesse et icône rock and roll morte de ses excès un jour noir de 2003. Petit lot de consolation, Marignac a découvert et publié sur le tard les poèmes méconnus de Natacha dans un recueil consacré aux versificateurs maudits Essenine et Tchoudakov (*Des chansons pour les sirènes*, L'Ecarlate, 2012).

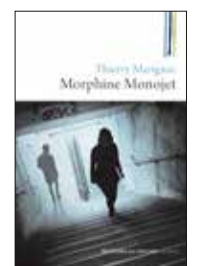
À force de conchier ouvertement les ayatollahs du néopolar et de refuser tout compromis, Marignac se brouille avec la Série noire. « *Le polar, je m'en tamponne le coquillard !* », a-t-il récemment confié à un blog littéraire. Tant *Fuyards*, dont les protagonistes se mettent en quête de l'âme russe sous prétexte de résoudre une sombre histoire d'usine chimique polluée, que son chef-d'œuvre méconnu *Milieu hostile* naviguant entre Sébastopol, Paris et New York, relèguent l'intrigue policière au second plan. Non que Marignac manque d'inspiration, tant s'en faut. Mais la profondeur d'âme comme la petitesse de l'humanité ne requièrent qu'un décor pour surgir, sans que l'auteur ne doive imposer une énigme à la Agatha Christie. Ainsi *Vint*, son enquête à la Norman Mailer sur les drogues en Ukraine réalisée in situ, pulvérise-t-elle toutes les historiettes et documentaires larmoyants par son réalisme tragique.

Dans une veine encore plus subjective, son dernier opus *Cargo sobre*, récit méditatif de sa traversée transatlantique sur un navire industriel au régime sans alcool, a été écrit au crépuscule de sa descente aux enfers. Dramatiquement conscient de « *la démolition méthodique de tout ce qui avait constitué (s) on mode de vie* », Marignac approche des rives de la soixantaine avec une lueur d'espoir. L'évocation de ses « *rare instants d'amour, où l'éternel psychodrame homme/femme n'a plus cours, où la possession perd toute importance, où les individus s'estompent au profit d'une netteté de la sensation de bonheur, impalpable comme un jeu de lumière, mais tout aussi indéniable, quelle que soit sa durée* » poigne le cœur.

Dernièrement, Thierry m'a narré une anecdote loufoque : à Iekaterinbourg, un pope a tenté de convertir cet indécrottable athée au russe impeccable, entendant le soustraire aux griffes d'une « *Europe satanique aux mains du complot judéo-maçonnique* ». L'entreprise a tourné court. Comme son idole dada Hugo Ball, Marignac n'a pas besoin de mourir pour ressusciter. •



Cargo sobre, Éditions Vagabonde, 2016.



Morphine Monojet, Éditions du Rocher, 2016.]